

## Prédication de la Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer le dimanche 28 août 2022 à l'Oratoire du Louvre en souvenir des 450 ans du massacre de la Saint-Barthélemy (1572-2022)

Prédication sur l'Évangile de Luc 9 : 57 – 62

« *Laissez les morts enterrer leurs morts, et va annoncer le règne de Dieu* »

Chers frères et sœurs, chers amis,

Réunis aujourd'hui pour commémorer le 450<sup>ème</sup> anniversaire du massacre de la Saint-Barthélemy, nous venons de chanter le psaume 91, ce psaume de confiance absolue, cette promesse de Dieu de protéger sa créature, de la défendre, de la secourir : « Aucun coup ne menacera ta tente, car l'Éternel chargera ses anges de te garder en tous tes chemins. Ils te porteront dans leurs bras pour que ton pied ne heurte pas de pierre, tu marcheras sur le lion et la vipère, tu piétineras le tigre et la vipère ». L'amiral Gaspard de Coligny, chef militaire des protestants, avait-il ces versets en tête, lorsqu'il fut blessé par une arquebuse, le 22 août 1572, puis assassiné à coup de poignards au petit matin du 24 août ? Entraînant à sa suite l'assassinat, à Paris, de trois mille réformés par leurs voisins catholiques, alors que tous auraient dû se réjouir des noces d'Henri de Navarre, le futur Henri IV, avec la sœur du roi, Marguerite de Valois, plus connue sous le nom de « la Reine Margot », au palais du Louvre, à quelques mètres d'ici. D'autres carnages suivront ailleurs, dans le reste de la France, ainsi que l'écrit Jérémie Foa, dans le préluce de son livre « Tous ceux qui tombent » : « L'interminable été des huguenots s'allonge jusqu'en octobre, moissonnant dix mille vies ».

Chaque année, lorsqu'approche cette date de la commémoration de ce massacre, qui a fait couler tant de sang, puis beaucoup d'encre, et tout autant de salive, il y a comme un malaise qui s'empare des uns et des autres, au sujet des guerres dites de « religion », où bien souvent la religion sert de prétexte pour assouvir sa haine de l'autre, simplement parce qu'il est différent. On est bien loin de la fidélité à la Parole de Dieu, qui appelle à aimer son prochain comme soi-même. La mémoire n'est pas la même pour tout le monde. On a cette impression étrange que ce sont les protestants qui se souviennent essentiellement de cette folie meurtrière, puisqu'ils en ont été les premières victimes, et que cette mémoire se transmet de génération en génération sous la forme d'un traumatisme. Et lorsque nous nous retrouvons très souvent à la même table de rencontres, de discussion entre catholiques et protestants, ou que nous participons à des célébrations communes, nombreux sont ceux qui ne se rendent pas compte de l'extraordinaire chemin de réconciliation parcouru, en particulier ces dernières décennies, même si beaucoup reste à faire.

Alors, en ce jour de commémoration, amis, frères et sœurs, que faisons-nous de cette parole que nous venons d'entendre ? Le texte de Luc nous livre un Jésus de Nazareth particulièrement exigeant et radical. Peut-être cette pensée a-t-elle traversé votre esprit, votre cœur, au moins une fois dans votre vie, et peut-être est-elle là encore, présente, en ce moment même. Peut-être pensons-nous qu'elle n'est pas pour nous, en ce temps de mémoire.

Et pourtant, l'Évangile de ce matin n'est-il pas une façon de nous dire que la Bible toute entière, et que l'Évangile, en particulier, ne sont pas des livres au contenu édulcoré, mais que le message que nous pouvons y découvrir est souvent bien plus radical que nous ne l'imaginons, et souvent plus réaliste que la plupart de

nos interprétations ? Finalement, dans les Évangiles, il n'y a pas de place pour un « bon petit Jésus », tout sucre, tout miel, qui nous caresserait dans le sens du poil. Il y a au contraire la présence prégnante d'un homme qui ne mâche ses mots avec personne, qui va jusqu'au bout de ce qu'il croit, avec une bienveillance déterminée. Bienveillance et détermination, voilà, entre autres, deux traits qui pourraient caractériser l'amour de cet homme, Jésus, le Christ, qui, malgré les siècles qui nous séparent maintenant de sa venue, ne cesse d'appeler des hommes et des femmes à son service.

« *Laissez les morts enterrer leurs morts, et va annoncer le royaume de Dieu* » « *Celui qui se met à labourer puis regarde en arrière, n'est d'aucune utilité pour le royaume de Dieu* » (Luc 9:60 et 62)

Cet extrait de l'Évangile de Luc pose la question sensible du choix, la question de la « suivance ». Le terme de « suivance » (*Nachfolge*, en allemand) est un néologisme lumineux que nous devons aux traducteurs de Dietrich Bonhoeffer, pasteur et théologien allemand, résistant exécuté par les nazis, le 9 avril 1945. Il désigne la marche du disciple à la suite du Christ. Ce mouvement de suivance prend son élan, entre autres, par l'écoute de la parole de Jésus : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, prenne sa croix chaque jour et me suive. » (Luc 9:23). Mais qu'est-ce que cela veut dire, suivre le Christ si ce n'est, dans la foi qui est la nôtre, de faire le choix du Dieu de Jésus-Christ ?

Si je regarde notre assemblée ce matin, nous sommes encore quelques-uns à avoir fait le choix, sinon du Christ, en tout cas, celui de venir à l'Oratoire du Louvre. Et venir ici, dans ce haut-lieu qui rappelle une période difficile de l'histoire du protestantisme français, n'est pas innocent. La journée commence tout de même avec le culte, qui va nous mettre d'une façon ou d'une autre en contact avec la Parole, contenue dans la Bible. En venant au culte, nous prenons un risque : celui de ne plus être le ou la même en sortant, parce que nous aurons entendu une parole qui nous aura, d'une certaine manière, délogé, poussé dans nos retranchements, libéré pour une décision à prendre, comme une réponse à nos questions. Cette parole peut avoir des retentissements insoupçonnés dans notre quotidien. Venir à l'Oratoire du Louvre, c'est aussi renouer avec notre histoire protestante, et se souvenir que des hommes et des femmes, sous l'influence des réformateurs de leur temps, ont choisi de suivre le Christ, autrement que dans l'institution de leur époque ! Et qu'ils l'ont payé de leur vie, en particulier lors de cette funeste nuit de la Saint-Barthélemy.

« *Laissez les morts enterrer leurs morts, et va annoncer le règne de Dieu* ». Si nous prenons cette exhortation au pied de la lettre, alors qu'allons-nous faire de la gerbe de fleurs que nous projetons de déposer ! Mais c'est évidemment dans un autre sens, plus spirituel, que nous sommes invités à entendre cette parole. Nous sommes invités à ne pas nous laisser enfermer par des idées mortifères, qui anéantissent notre foi, notre espérance et notre amour. Nombreux sont ceux qui ont donné leur vie, et pas seulement à la Saint-Barthélemy, pour que nous soyons aujourd'hui des hommes et des femmes libres et responsables, des témoins libres et

responsables de l'Évangile, comme il nous été transmis. A notre tour d'annoncer cette grâce de Dieu, que nous ne sommes pas seuls, mais accompagnés d'une fidélité absolue. C'est à notre tour d'annoncer que nous aimons Dieu parce qu'il nous aime le premier, et que nous continuons, malgré ce que nous sommes, malgré ce que nous faisons, d'être son espérance.

Notre vie est ainsi faite de hauts et de bas, dans notre quotidien. Chacun à notre façon, nous avons choisi de suivre le Christ : on le fait d'ailleurs, pendant un temps, dans l'Église, dans nos engagements personnels, familiaux, ou dans la société, puis il nous arrive de ne plus comprendre ce choix ; il nous arrive de ne plus comprendre non plus la portée de cet amour incroyable qui nous paraît tellement en décalage avec le monde dans lequel nous sommes et qui fait encore et toujours la part belle aux horreurs, à la déchéance, à la torture, à la course au pouvoir, aux humiliations en tous genres, aux esclavages multiples, à la jalousie et à la perversité des relations entre les êtres humains, à cet appel sournois à la peur de l'autre, qui conduit à la haine de l'autre. Se souvenir de la Saint-Barthélemy, ce n'est pas faire une victimisation des protestants, c'est être rendu attentifs au fait qu'aucune société, pas même la nôtre, en ce moment, « n'est à l'abri de la peur de la différence et du fanatisme qu'elle peut faire naître », pour reprendre une citation de la conférence de l'historien du christianisme, Michel Grandjean, enseignant à la faculté de théologie de Genève.

Les Réformateurs en leur temps, ont proposé des nouvelles façons de se réapproprier la Parole de Dieu, de la rendre accessible à leurs contemporains afin qu'ils puissent faire le choix de Jésus-Christ, et le suivre en toute connaissance de cause, avec un appel à la responsabilité personnelle, et à la responsabilité en Église. Un théologien comme Théodore de Bèze, ou un poète comme Clément Marot, à leur époque, ont pris le risque de versifier les psaumes ; ils ont pris le risque de confier leur nouvelle traduction à des musiciens pour la composition des nouvelles mélodies polyphoniques pour que ces psaumes soient chantés en assemblée, afin que personne ne soit étranger au culte, ce qui a constitué une véritable révolution en son temps. Théodore de Bèze a aussi écrit une pièce intitulée « Abraham sacrificiant », qui est une autre façon d'entendre le contenu de la Bible, en mettant des mots dans les silences des textes.

Aujourd'hui, dans nos Églises protestantes et même réformées, des personnes ont ce souci d'innover la transmission de la Parole pour notre monde ; des personnes s'investissent pour sortir la Bible hors des murs de l'Église ; d'autres réécrivent les psaumes sur des mélodies plus actuelles, tout simplement parce qu'aujourd'hui, le vocabulaire a changé, et les rythmes musicaux ne sont plus les mêmes qu'au 16<sup>ème</sup> siècle.

Faut-il rappeler que le culte a été pendant longtemps un acte de résistance contre toute forme de persécution, non seulement au temps de la Réforme, mais plus récemment, au moment de la seconde guerre mondiale ? Et c'est la même question pour la prédication de la Parole sans cesse actualisée, modernisée, et actuellement relayée par de nouveaux médias comme Internet. Et on voit comment cela a été d'une nécessité absolue d'actualiser nos pratiques, en particulier au temps du Covid 19.

Faire le choix de suivre Jésus Christ, c'est faire le choix d'une vie nouvelle, d'une vie renouvelée de l'intérieur, qui va aussi nous donner de la force pour innover à l'extérieur, renouveler la forme de notre témoignage en

intégrant l'évolution de notre monde contemporain, tout comme les réformateurs de 16<sup>ème</sup> ont intégré dans leur annonce de l'Évangile la modernité de leur époque. Et j'y vois deux exigences :

La première, c'est renoncer à regarder en arrière, comme l'indique ce verset : mettre la main à la charrue, sans regarder en arrière, c'est à dire vivre aujourd'hui avec la nostalgie d'un passé peut-être, sûrement idéalisé, qui finalement est un frein et une entrave à l'annonce de l'Évangile aujourd'hui et surtout, qui nous fait oublier de nous réjouir de tout ce qui se vit ici et maintenant et d'être reconnaissants pour toutes les avancées entre nos Églises pour un œcuménisme de terrain qui s'élargit aux relations interreligieuses. Avancer sans regarder en arrière, c'est avancer en essayant de ne laisser personne en arrière.

La seconde, c'est de prendre conscience, avec honnêteté, de tout ce qui est dépassé dans le fonctionnement de nos Églises locales, de supprimer petit à petit tout ce qui est devenu trop poussiéreux dans nos communautés paroissiales, et d'oser intégrer des façons nouvelles de faire le catéchisme, comme écrire sa Bible à soi, dans les ateliers d'écriture que nous avons inauguré cette année avec l'éducation biblique, qui permet de penser par soi-même, et d'innover dans la forme de la prédication, en renouant avec l'oralité de la parole, tout en s'appropriant le fondement des Écritures. (cf. culte du 12 juin 2022).

Le monde d'aujourd'hui est tout aussi troublé que celui du XVI<sup>ème</sup> siècle, malgré les massacres, malgré les guerres, malgré les violences religieuses, qui montrent que le monde n'est pas toujours prêt à accueillir la Parole. Les chrétiens, avec leur histoire tumultueuse, continuent d'être les témoins de l'Évangile, avec ce qu'ils sont : des êtres humains imparfaits, mais toujours en chemin. Martin Luther King, un pasteur qui a payé aussi de sa vie son engagement pour le droit et la justice pour les Noirs comme pour les Blancs, écrivait dans l'une de ses prédications : « Rappelons-nous la parabole de l'homme qui vient frapper en pleine nuit à la porte de son ami pour lui demander trois pains (Luc 11:5-8). Il est minuit dans notre monde troublé. Mais comme dans la parabole, la profonde obscurité de minuit est troublée par le bruit d'un coup frappé. A la porte de l'Église, des millions d'êtres humains frappent. Eux aussi demandent trois pains : dans leurs désillusions, ils aspirent au pain de la foi ; dans leur désespoir, ils supplient qu'on leur donne un peu de pain d'espérance ; dans la solitude, où les laisse l'indifférence du monde, ils cherchent désespérément le pain de l'amour. Si elle sait partager avec les êtres humains ces trois pains de vie, l'Église manifera au sein de l'obscurité de minuit que « le matin vient ».

Notre mission est toujours la même que celle de nos prédécesseurs : annoncer au monde une espérance et un amour qui dépassent notre imagination, mais qui fait de nous des hommes et des femmes debout. Des VIVANTS. Amen.

Pour aller plus loin :

- Jérémie Foa, *Tous ceux qui tombent, Visages du massacre de la Saint-Barthélemy*, Éditions La Découverte, 2021.

- Anne-Sylvie Sprenger, *la Saint-Barthélemy, une tuerie toujours impénétrable*, interview de Michel Grandjean, in « Protest-Infos », Église protestante de Genève, août 2022.